

## **ANTHROPOMORPHISME SPONTANE ET RELATIVITE EN PSYCHOLOGIE SCIENTIFIQUE**

©Michel CARIOU (14 mai 2012). En ligne sur [detour.unice.fr](http://detour.unice.fr)

Séminaire création(s), sujet(s) dans le cadre du LIRCES

### **Résumé :**

Ce texte est la retranscription d'un séminaire organisé par le professeur Michel Cariou, où il expose son mode de pensée au travers de la notion d'anthropomorphisme. Cela lui permet de défendre l'idée d'une psychologie scientifique. Pour cela, seule la définition de son objet d'étude, comme étant l'homme global, peut s'opposer à l'anthropomorphisme empirique ambiant menant au fractionnement de son objet.

L'échange avec le public et en particulier avec le professeur Jean-Michel Vives qui s'en est suivi, n'a pu être retranscrit ici.

### **Mots clefs :**

Théorie du détour, anthropomorphisme, loi du vivant, psychisme, épistémologie.

Avant d'entrer dans le sujet proprement dit, il me faut vous décrire les postulats et notions sur lesquels se fonde ma réflexion.

- Tout d'abord l'homme est objet de nature et doit être étudié comme tel.

- Ensuite, il fait partie de l'ordre du vivant et les lois générales qui s'appliquent au vivant s'appliquent aussi à l'homme, au delà de la conscience qu'il peut en avoir. Or, le propre du vivant est d'être un équilibre instable et donc mortel.

- La première conséquence est l'incontournable nécessité qu'il existe un accord entre la structure et les propriétés de l'organisme et celles du milieu dans lequel il vit. Cela est relativement évident pour les organismes élémentaires. Une simple modification de la température ou autre paramètre du milieu peut tuer ces organismes. Cela est évidemment plus compliqué chez l'homme.

- Un autre aspect de cette nécessité vitale d'accord organisme/milieu est que **le vivant** produit de l'énergie (l'énergie vitale) et que celle-ci permet de générer une activité destinée à préserver l'accord organisme/milieu : c'est à dire la vie.

L'activité peut être orientée dans deux directions opposées mais complémentaires :

- L'une tournée vers la transformation de l'organisme lui-même, afin que l'accord soit amélioré ;

- L'autre tournée vers une action sur le milieu pour le modifier ou le contrôler afin d'éviter le danger.

Donc ce qui caractérise **le vivant**, et donc l'homme, c'est une démarche permanente de maintien de la vie : démarche que l'on pourrait qualifier d'adaptative. Ainsi, le problème de la mort, et donc de l'angoisse de mort) ne se pose pas véritablement avec la vieillesse (ce n'est là qu'une représentation intellectuelle abstraite), c'est un problème qui est initial et par rapport auquel sera orientée toute notre activité.

Cela nous amène à deux notions qui introduisent déjà la relativité

- Cela est évident, mais oublié, aucun organisme ne vit dans un milieu totalement identique, surtout l'homme, puisque celui doit être en rapport obligé avec les propriétés de l'organisme qui pour l'homme se construit de manière spécifique tout au long du développement. (Evidemment, plus l'organisme est rudimentaire moins il y aura de différences entre deux spécimens, et plus le milieu sera homogène pour eux).

- Cela nous amène à la notion de micro-milieu qui définit le milieu spécifique auquel est adapté un organisme.

Ainsi, quand un organisme est unicellulaire, il assure toutes les fonctions de la vie (nutrition, excrétion, reproduction, etc) Mais une cellule qui est incluse dans un organisme pluricellulaire voit son autonomie limitée à la place qu'elle doit jouer dans un Tout, qui par ailleurs assure sa survie. (Le cancer illustre bien ce qui se passe quand une cellule continue de se multiplier de manière indépendante de l'organisme dont elle fait partie)

- D'autre par, la sécurité après laquelle court le vivant dépend de ses compétences à s'adapter ou à gérer ce micro-milieu. Il y a donc des processus neurologiques qui s'installent (Wallon dirait qui s'intériorisent) et déterminent ce que l'on pourrait appeler « la sécurité de base » de l'organisme. Cela est aussi un concept relatif puisqu'il dépend de ce que l'organisme a intériorisé comme bon pour sa survie. Cela va du coquillage qui s'ouvre et se ferme au rythme des marées (même en aquarium)<sup>1</sup> à l'homme qui peut se sentir en sûreté alors même qu'il met objectivement sa vie en danger. La sécurité de base n'est donc pas un sentiment (Conscience) mais un état de la structure vivante dans son rapport au milieu.

Alors, pourquoi rapprocher ces deux termes Anthropomorphisme et de Relativité. Et d'abord, qu'entend-t-on par là ?

- Dans notre pensée habituelle l'anthropomorphisme est en quelque sorte un défaut du raisonnement logique. Une incompetence à voir le rapport entre les choses sans le référencer à soi-même. C'est, en quelque sorte l'égoïsme de Piaget qui perdurerait au delà du stade où il est normal.

Or, ce que nous allons essayer de montrer aujourd'hui, c'est que ce fonctionnement de la pensée **est son fonctionnement naturel** dès lors que l'on ne fait pas l'effort délibéré de définir l'objet (ou l'autre) à travers un système de représentation structuré intellectuellement qui permette de définir les propriétés spécifiques de celui-ci et le type d'interactions qu'il entretient avec les différents éléments de son milieu.

---

<sup>1</sup> Wallon nous dit que cela montre l'instant où un comportement directement réactif à un événement du milieu s'est intériorisé dans le système nerveux de l'animal (si rudimentaire soit-il) lui donnant ainsi une certaine autonomie.

Pour comprendre cela, il faut revenir à l'idée de Wallon Qui décrit le bébé comme un être dans un état psychologique d'indifférenciation totale avec son milieu tant physique que psychique : Il ne distingue pas plus les sensations qu'il reçoit de son corps que les perceptions d'origine externes.

Tout le travail de développement va donc consister à un travail de différenciation progressive de ce qui vient de lui et de ce qui vient de l'extérieur.

Tout cela est très simplifié mais on peut dire que le processus général de toute évolution est la différenciation des composantes du vécu ou de l'acte, qui rend alors possible la restructuration des éléments ainsi différenciés à un autre niveau.

Initialement, il y a confusion organisme/milieu, mais aussi confusion dans la nature des perceptions (intéroceptive, extéroceptives) ainsi que dans les commandes de l'acte moteur (d'où le coté anarchique et saccadé des premiers mouvements de l'enfant).

Quand L'enfant commence à contrôler son tonus et à chercher à produire des gestes orientés vers un but ( par exemple la préhension), son geste est massif et grossier (et donc souvent inefficace). Il lui faut du temps pour différencier les commandes motrices tout en les mettant en relation avec les perceptions proprioceptives et extéroceptives (La vue, le toucher, par exemple) .

Or, si nous considérons que la pensée n'est, finalement, qu'un acte mentalisé, il n'y a rien d'étonnant à concevoir l'acte mental comme initialement grossier, mal différencié lui aussi. Il lui faut donc un travail d'adaptation à l'objet (même si celui-ci est mentalisé) par un jeu de différenciations et de restructurations successives et alternées. A un niveau intellectuel plus élevé, c'est ce que l'on appellera l'analyse et la synthèse.

Ce processus est donc permanent tout au long de notre vie. Il va se compliquer pour l'homme avec l'accès à la conscience réflexive.

Toujours dans une certaine forme d'indifférenciation Moi/Milieu, quand l'enfant accède à la conscience réflexive, et donc à une certaine connaissance de ce qui lui est propre (sensations, vécu émotionnel, envies, etc.) il a tendance a confondre son être avec la conscience qu'il en a. Il est Ignorant de tous les processus (posturaux, expressifs, psychiques), qui sont inconscients mais qui continuent à gouverner sa manière de se percevoir et de percevoir le milieu (son micro-milieu). Ainsi, il aura tendance à ramener l'inconnu (choses, personnes) au connu : c'est à dire à sa propre conscience.

C'est là que se trouve la source de cet anthropomorphisme qui va être notre mode de pensée spontané pendant toute la vie. (*Pendant longtemps les enfants ont été perçus comme des petits adultes, les vieux comme des adultes diminués, etc.*).

Dans l'enfance, la pression des parents, de la réalité en générale va obliger l'enfant à élaborer les distanciations successives qui le dégageront en partie de cet égocentrisme. Cela lui permettra une adaptation plus pertinente à son micro-milieu.

Cependant il faut bien voir que le mode de pensée initiale est celui de l'indifférenciation Moi/Milieu. C'est grâce aux échecs de ce mode de pensée et aux progrès des compétences opératoires, que l'enfant parviendra à différencier et restructurer son rapport au monde.

Pour autant, il ne faudrait pas croire que le problème ne concerne que les enfants. Je dirais même qu'il s'aggrave avec l'accès à l'âge adulte. Certes celui -ci dispose des compétences intellectuelles pour analyser ce qui l'entoure. Mais ces compétences, de fait, ne sont qu'un outil au service de notre vision du monde qui, elle, est principalement déterminée par les micro-milieus auxquels nous nous sommes successivement adaptés et dont les enjeux sont inaccessibles à notre conscience. Or, n'oublions pas que ces processus ont été construits comme étant la meilleure manière de préserver la vie, d'assurer la sécurité de base et d'être au monde.

De plus, l'adulte dispose d'une multitude de schème de pensée déjà disponibles et qui lui permettent d'assimiler les évènements, les personnes ou les choses à ce qu'il connaît déjà. Or, la seule chose qui puisse obliger à une remise en question de la première perception et entraîner une élaboration nouvelle c'est l'échec de la première. Disposant d'une grande possibilité de recours à d'autres schèmes, il est clair que la pensée spontanée de l'adulte va être spontanément dans l'indifférenciation entre le vécu du sujet et les propriétés de l'objet externe. Ce phénomène est de plus aggravé quand plusieurs hommes ont la même appréhension du dit objet. Ainsi la vérité scientifique ne saurait résulter simplement d'un consensus.

Par exemple, pendant des siècles on a cru que le soleil tournait autour de la terre. C'est là une croyance logique, une évidence partagée, qui correspond à la perception empirique que nous avons du phénomène. Ce n'est que grâce aux travaux des astronomes

qui se sont décentrés de cette immédiateté perceptive que nous savons maintenant que c'est l'inverse.

Pour autant nous ne faisons rien de cette connaissance scientifique dans notre vie pratique. Nous continuons à raisonner les mouvements du soleil avec un lever et un coucher, comme s'il tournait autour de nous.

Cela montre que, même si elles ne peuvent mener à un savoir scientifique, il ne faut pas sous estimer l'intérêt des connaissances empiriques. Même si elles sont inexactes il arrive qu'elles soient utiles car elles se construisent dans notre rapport pratique et concret à la vie.

Par exemple, sur un voilier on a longtemps cru que c'était la pression du vent sur la voile qui faisait avancer le bateau (d'où des voiles rectangulaires). Cela a servi pendant des siècles et permis de grandes découvertes. De même, pour les avions, on parle facilement de portance, ce qui induit l'idée que l'avion se maintient en l'air grâce l'appui de ses ailes sur l'air.

Cette croyance est typique de l'indifférenciation entre le vécu et l'objet. En effet, quand nous sommes face au vent, nous ressentons bien la pression qu'il exerce. De même si nous tendons une toile (parasol, linge que l'on étend) on voit et on ressent combien le vent pousse. Cela n'est donc pas totalement faux mais ne décrit pas réellement toute la réalité du phénomène.

En fait, les travaux sur la dynamique des fluides ont démontré le contraire de ce que l'on pensait spontanément.

Quand un vent attaque une voile (ou une aile d'avion, grâce à sa vitesse) il y a une partie qui passe devant et l'autre derrière (dessous, dessus). La forme fortement arrondie à l'avant de la voile (ou de l'aile), suivie d'une déclinaison plate, génère une dépression à l'arrière de la voile (au dessus de l'aile) qui aspire celle ci et donc tire le bateau (soulève l'avion) avec une force bien supérieure à la simple poussée du vent. (D'ailleurs, en pratique quand un bateau est poussé par le vent (vent arrière), c'est l'allure à laquelle il se déplace le plus lentement).

Il ne faut donc pas mépriser le savoir empirique directement issu de notre anthropomorphisme spontané. Il peut être utile mais il est important d'**admettre définitivement** qu'il n'est pas possible de le faire évoluer vers une véritable connaissance

scientifique. Pour cela, il faut travailler à **changer le mode de pensée** en faisant un difficile travail de différenciation entre notre vécu et l'objet.

Des exemples que je vous ai donnés il ressort que notre connaissance empirique se traduit dans des évidences (que ce soit au niveau perceptif ou au niveau mental). Or ces évidences ne sont que le résultat de notre rapport immédiat aux choses, c'est à dire de notre confusion entre notre vécu et la dynamique de ce qui nous entoure, c'est à dire notre anthropomorphisme.

Pour dépasser cela il nous faut questionner nos évidences en réalisant une distanciation entre nous et l'objet, en lui rendant son autonomie, sa distance par rapport à nous et sa dynamique propre.

Chez l'homme, dans le champ du psychologique en particulier, cela est encore plus difficile car l'autre nous ressemble et, même si nous admettons qu'il est différent de nous, nous sommes tenté de le penser au travers de la connaissance que nous avons de nous. I.e. connaissance qui renvoie à la conscience réflexive et non aux processus intériorisés qui nous définissent réellement.

Un proverbe dit : « Chacun voit midi à sa porte ». Cela est une reconnaissance de la différence du vécu de chacun, mais cela clos en même temps le débat en considérant cela que cela relève d'un processus en dehors de la rationalité qui serait la subjectivité. Donc quelque chose de négatif, de spécifique à chacun et donc en dehors du champ de la recherche scientifique.

C'est ainsi que certains conçoivent la relativité en psychologie. C'est-à-dire l'existence aléatoire de différences individuelles liées à la personnalité de chacun qu'il convient de neutraliser par des moyens statistiques.

Or, ce que je vous propose c'est précisément le contraire.

Tout d'abord de considérer qu'il existe des lois générales de l'élaboration et du fonctionnement psychologiques.

Cela est indispensable si l'on veut considérer qu'il existe une espèce humaine (fruit de l'évolution phylogénétique), malgré toutes les différences qui existent dans les valeurs et comportements des hommes du monde entier.

En revanche, ce dernier point montre que —quand bien même— il n'existerait qu'une espèce humaine avec les mêmes lois d'élaboration et de fonctionnement du niveau

psychologique, les individus qui en font parti intègrent, forcément, aussi bien les potentiels neurologiques que les conditions du milieu (l'environnement matériel et l'idéologie du groupe) dans lequel s'effectue ce développement.

La relativité dont je parle aujourd'hui est alors le résultat d'une jeu d'interactions permanentes entre le potentiel neurologique (qui reste le substrat de tout acquis), le milieu social (qui est le champ d'exercice du sujet et ce à quoi il doit s'adapter), mais aussi le sujet lui-même qui se construit pendant de longues années et qui, à chaque étape, doit composer avec l'être qu'il a déjà construit, confronté, à la fois, à de nouvelles potentialités neurologiques ainsi qu'à de nouvelles attentes ou sollicitations du milieu social.

Donc, si l'on veut accéder à une pensée scientifique, il faut se défaire de l'idée que pour comprendre les lois générales il convient de chercher ce qui serait au delà des singularités particulières. Au lieu de les écarter comme des variables parasites, il convient de chercher des lois, certes plus complexes, mais qui permettent d'en rendre compte.

La relativité n'est pas dans le résultat final : les différences individuelles. Elle est dans le fait qu'à chaque moment de la vie, la démarche adaptative doit s'appliquer pour chacun avec les moyens dont il dispose (neurologiquement, psychologiquement et socialement). Elle est dans le fait qu'à chacun de ces instants, le micro-milieu auquel chacun s'adapte n'est jamais le même, ni pour tout le monde, ni pour un individu aux différentes étapes de sa vie.

Il s'agit de sortir du schéma de causalité linéaire orienté toujours dans le même sens pour accéder à une psychologie de l'interaction complexe où chaque composant peut agir sur l'un ou l'autre des autres éléments (neurologique, psychologique, social) avec parfois même des effets rétroactifs. De plus l'interaction n'est pas seulement l'action d'un élément sur l'autre, et vice versa, mais rencontre de différents éléments qui génère quelque choses qui n'existait pas nécessairement déjà dans aucun des éléments qui se rencontrent.

Pour sortir de l'anthropomorphisme, il convient tout d'abord de se dégager de toute psychologie de la conscience. Correspondant à une forme de vécu, elle ne peut générer des concepts véritablement scientifiques. Même aménagées dans un langage ou des définitions ad hoc, des notions comme la pulsion, l'intelligence, la mémoire, le cognitif, l'affectif, sont l'expression de notre difficulté à nous dégager de l'anthropomorphisme.



Un exemple de cette démarche de la psychologie de la conscience scientifiée peut être le test de personnalité 16PF de Cattell. Il permet de situer la personne sur des échelles allant du - au + du point de vue de 16 traits de personnalité. Cela est très séduisant mais comment a-t-il construit son test ?

1- Il a extrait du dictionnaire tous les qualificatifs qui peuvent être attribués à une personne. Donc des notions faisant clairement référence à la psychologie populaire de la conscience : sensible, actif, calme, émotif ...

2- Ensuite il en a fait un questionnaire qu'il a fait passer à un grand nombre de personnes pour leur demander comment elles se situaient, sur une échelle, au sujet de chacun de ces mots.

3- Et c'est là que se situe la manipulation scientifique. Il a fait une analyse factorielle sur les résultats obtenus et a pu ainsi dégager 16 facteurs de personnalité principaux.

Cet exemple montre bien le passage d'un mode de pensée anthropomorphique à une présentation dite scientifique grâce à un usage inapproprié des statistiques. Je dis inapproprié car Kurt Lewin lui-même disait déjà il y a 60 ans que ce n'est pas l'usage des statistiques qui est nécessairement mauvais, mais la manière dont elles peuvent être utilisées.

Autre exemple portant cette fois sur la causalité linéaire et simpliste : la maladie d'Alzheimer.

Depuis la découverte de cette maladie dégénérative du sujet jeune, cette appellation s'est généralisée à de nombreux types de démences, particulièrement dans le vieillissement. Paradoxalement, l'assimilation de ces démences avec le grand âge amène maintenant à évoquer des démences Alzheimer du sujet jeune. Or, quand elle survient, cette maladie commence bien sûr par la détérioration des fonctions supérieures (mémoire, langage,...), mais elle gagne très vite l'ensemble du système nerveux et l'expérience de vie est alors extrêmement courte (entre 3 et 6 ans).

Alors, quand un patient âgé est diagnostiqué Alzheimer depuis 15 ans ou plus, même s'il y a une aggravation progressive de la démence, on peut légitimement se poser la question du diagnostic.

D'ailleurs, cela fait plus de 50 ans que des chercheurs du monde entier planchent sur les causes biologiques de cette dégénérescence cellulaire, sans être parvenus à des résultats satisfaisants. Pourquoi ?

La raison en est peut être une conception linéaire et orientée de la causalité de la maladie. On a eu beau constater que dans de très nombreux cas, il y avait eu *un événement psychologique déclencheur* (deuil, placement en institution, perte de son autonomie) et a contrario que des sujets n'ayant jamais présenté de comportements démentiels, se révélaient à l'autopsie être atteints de *dégénérescence neurologique*, on continue à faire comme si le psychologique ne dépendait que de l'état des neurones. La causalité est toujours du biologique vers le psychologique. Ce qui implique, d'ailleurs, la non-reconnaissance du niveau psychologique, comme une instance bien réelle et bénéficiant d'une certaine autonomie. Cela reste encore une forme d'empirisme où le concret (les neurones) priment sur l'abstrait (le psychologique).

Pourtant, on admettra volontiers qu'un virus informatique puisse détruire un disque dur et, donc, qu'un programme (c'est à dire une construction mentale) puisse agir sur le matériel.

Alors pourquoi ne pas penser que la démence n'est pas toujours initialement biologique mais qu'elle peut correspondre à un échec psychologique à assurer la permanence du sujet dans sa sécurité de base. Que cela entraîne des détériorations neurologiques ne devrait pas étonner. Mais alors on serait dans une autre logique : celle de l'interaction de la pensée abstraite versus la pensée concrète de l'empirisme, c'est à dire de l'anthropomorphisme.

Pour conclure avec le problème de la relativité, je dirais que l'homme nous pose un problème particulier car son étude nous confronte à une opposition manifeste entre ce que nous pouvons comprendre d'emblé et qui nous est utile au quotidien (l'anthropomorphisme empirique), et la construction d'un système de représentations de son fonctionnement global, dans sa généralité mais aussi dans sa singularité. Il devient indispensable de retrouver l'objet homme, comme objet de la psychologie et de cesser de le fractionner entre des sous-disciplines comme s'il existait un homme psycho-social, un homme cognitif, un homme en développement ou un homme affectif qui n'avaient pas de rapports entre eux.

Il ne s'agit pas de dénigrer les spécialisations mais, au contraire, de les conforter comme telles, ce qui ne peut être fait qu'à partir d'une théorie globale de l'objet homme. Cela permettrait enfin un cumul des découvertes des uns et des autres, à partir d'un langage commun (comme dans toutes les sciences) et non un éparpillement en sous-disciplines qui ne parlent pas le même langage et restent isolées.

J'irais même plus loin car cela concerne toutes les disciplines des sciences humaines qui travaillent sur l'homme et ses œuvres. On pourrait alors concevoir une anthropologie (au sens étymologique du terme, c'est à dire une science de l'homme) qui permettrait d'articuler les connaissances psychologiques avec celles qui se rapportent au milieu humain ou au substrat organique.

L'exemple historique le plus parlant à ce sujet (relativement récent), est celui de Wechner en géologie, qui considérant la terre comme un objet global à émis la théorie de la dérive des continents. La communauté scientifique de l'époque l'a violemment critiqué et rejeté car la géologie était fractionnée en différentes sous disciplines (océanographie, vulcanologie, etc.) qui ne communiquaient guère et entendaient garder leur indépendances (Exemple du problème du consensus entre spécialistes comme critère de la scientificité). Ce n'est 40 ans après, sous un autre nom, bien sûr (la tectonique des plaques), que sa théorie a été reconnue et a permis de mettre en place la géologie moderne, avec un objet unique et global (la terre) et les spécialisations qui s'y rattachent.

Pour conclure, je dirais que c'est à ce genre de travail que je me suis atteler depuis 30 ans à travers l'élaboration d'un modèle théorique qui, à partir d'une approche globale et relativiste, permet d'étudier aussi bien les singularités individuelles que le fonctionnement des institutions (voir des régimes politiques) sans perdre de vue l'enracinement biologique de tout fonctionnement humain.